

[SITUATION INTERNATIONALE]

Nous publions la troisième tribune de Sol V. Steiner sur la situation israélo-palestinienne et la question du sionisme.

Sol V. STEINER : *UNE SINGULARITÉ JUIVE HORS SIONISME*

pour Léonor, Jeff Alper

Depuis les massacres du 7 Octobre 2023 perpétrés par le Hamas, **le sionisme est en crise ouverte** sur ses fondamentaux. La crise est profonde car inédite. Le concept de la « terre promise » comme « refuge » et sanctuaire de tous les juifs a littéralement explosé en plein vol.

Les deux premières tribunes ont analysé d'une part, la portée idéologique et politique des événements du 7 Octobre, d'autre part les torsions d'un narratif sioniste en lambeaux, sevré de sa capacité fictionnelle et la seule alternative présente d'un autre possible de justice « *Un seul pays avec un seul État démocratique pour tous* ». Avant d'aborder dans cette troisième tribune la proposition d'une singularité juive, à la fois millénaire et contemporaine, je voudrais avancer des prolégomènes autour de **trois points** : la sémantique du « conflit Israël/Palestine », le sionisme comme colonie de peuplement et l'impossible, le faux « démocratique » de l'État sioniste.

A. Prolégomènes

1. Il n'y a pas de « conflit » Israël Palestine.

La sémantique a son importance. De la façon dont on choisit ses mots se construit l'intelligence d'une situation et la formation d'un point de vue.

Il s'écrit, dans les articles, dans les tribunes et interviews qui se succèdent, une antienne : il est urgent d'arrêter « le conflit » Israéliens/Palestiniens. Certes, on peut parler de conflit Israël/Pays Arabes, du point où, l'Égypte et la Jordanie entrant en guerre avec l'État d'Israël, il y a un principe de symétrie, pays à pays, d'armée à armée. Ce principe n'est pas pertinent du point de la lutte entre l'État d'Israël et les Palestiniens. Comme toute lutte coloniale, cette lutte est asymétrique. Encore faut-il reconnaître **le point systémique de lutte coloniale**. L'expression « conflit » Israélo-Palestinien vise à mettre à égalité, dos à dos, une situation structurellement inégalitaire et donc à obscurcir, parasiter les véritables enjeux des guerres « de défense » de l'État israélien.

Au risque de se répéter - il le faut, car le réel est ici sans cesse dénié -, le rapport entre Israël et les Palestiniens est celui d'un rapport entre puissance coloniale et colonisés.

« Les Palestiniens n'ont jamais été en guerre avec les Juifs ; ils ont résisté à un projet colonial unilatéral dont le but déclaré est la prise de contrôle de leur patrie, la transformation de la Palestine en Israël et l'effacement du peuple palestinien, de sa culture et de son héritage. Comme dans la lutte de libération d'autres peuples colonisés, les Palestiniens ont été contraints par le sionisme/Israël de lutter pour leurs droits nationaux et leur liberté. »

Déclaration de la campagne pour un État démocratique unique. Octobre 2023 : *Stop au génocide à Gaza*

De ce point de vue, une lutte coloniale ne peut être identifiée à un « conflit » entre deux camps, de même niveau, qui s'affrontent pour défendre leurs intérêts respectifs. Le colonialisme est un processus arbitraire à une bande, c'est-à-dire une puissance qui décide d'envahir le territoire d'un autre peuple pour exploiter ses richesses et ses hommes ou pour l'habiter. Il ne peut donc y avoir de symétrie du militaire ou du pouvoir entre État et peuple. **Toute puissance coloniale porte une violence asymétrique.** Il y a une puissance colonisatrice et la résistance fondée du peuple. C'est la dialectique hégélienne du maître

et de l'esclave. Avant l'invasion coloniale, les populations indigènes n'avaient aucune raison, ni aucun intérêt à se battre. La guerre est la conséquence inéluctable de l'invasion coloniale.

À ce titre, les guerres de « défense » du territoire d'Israël sont, pour beaucoup, des guerres pour « éradiquer » les résistances palestiniennes, les « intifada » au fait colonial israélien. Ce que les Israéliens, les colons, ne veulent entendre ni voir, sinon qu'ils ne le savent que trop, c'est **le caractère logique de la révolte d'un peuple contre la puissance coloniale**.

« Ne nous racontons pas d'histoire. (...) Politiquement nous sommes les agresseurs et ils se défendent. (...) C'est leur pays, parce qu'ils y habitent, alors que nous voulons venir ici et coloniser, et de leur point de vue, nous voulons nous emparer de leurs pays. »

Ben Gourion, Premier ministre travailliste d'Israël. Discours de 1936.

2. Le sionisme est un colonialisme de peuplement.

Cette logique est d'autant plus irrépressible que le colonialisme israélien est un colonialisme de peuplement.

Pourquoi ne mentionne-t-on jamais ou si peu le colonialisme de peuplement pour définir la particularité du colonialisme israélien ? Le sionisme se saisit de cette particularité pour décliner toute forme de colonialisme ; il n'y aurait pas de colonialisme mais le « retour messianique du peuple juif sur sa terre ancestrale ».

Le colonialisme de peuplement se distingue du colonialisme classique. Le classique est un colonialisme de pillage des richesses, des ressources et des hommes. Après les pillages, il y a la possibilité de retourner en métropole. **Le colonialisme de peuplement est un colonialisme existentiel.** Il n'y a pas de retour en métropole. Les colons restent pour peupler la terre en expulsant et en marginalisant les autochtones.

Exemples de colonialisme de peuplement : le Brésil occupé par le Portugal ; l'Amérique du Nord par les Etats-Unis ; l'Afrique du Sud, le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande par le Royaume Uni ; le Québec par la France.

Dans ce schéma, les habitants du pays colonisé sont voués soit à être éliminés physiquement, soit à être déplacés pour ne plus revenir. L'exemple des Indiens d'Amérique est édifiant.

La « judaïsation » de la terre arabe de Palestine est l'incarnation de la colonisation de peuplement.

C'est la désarabisation de la Palestine, commencée en 1948 ; c'est la transformation de la Palestine en une vaste étendue de colonies illégales. C'est une politique d'élimination, de « nettoyage ethnique » de la population autochtone, de destructions des maisons palestiniennes, la construction de colonies et d'infrastructures réservées aux colons.

La judaïsation, c'est le Grand Israël, « Eretz Israël » du Jourdain à la mer, à identité juive. Pour « judaïser » une terre habitée, il faut ce colonialisme de peuplement.

Ben Gourion : « Nous ne voulons pas que les Israéliens soient arabes. C'est notre devoir de nous battre contre la mentalité levantine qui détruit les individus et les sociétés. »

On ne se lasse pas de lire les textes des fondateurs du sionisme. Tout y est écrit.

Eitan BRONSTEIN APARICIO, fondateur de l'ONG Zocrot, co-fondateur et co-directeur de De-Colonizer, centre de recherche alternatif israélien, a produit une carte intitulée « Colonialisme en destru(A)ction »¹. Ce travail rigoureux et précieux recense l'ensemble des localités palestiniennes, juives et syriennes détruites depuis les premières vague de migration sioniste (fin du 19^{ème} siècle) et montre le continuum de la persistance du projet colonial de peuplement jusqu'à nos jours. Près de 750.000 Palestiniens et quelque 130.000 Syriens ont déjà été déplacés. Il était temps qu'une carte expose ce réel.

Les conséquences de cette situation sont doubles.

¹ <https://www.de-colonizer.org/carte-en-francais>

La situation actuelle.

L'occupation de la Palestine est irréversible. **L'État palestinien est un leurre fini.** La solution à deux États, une imposture liée à celle des accords d'Oslo qui ont promu la poursuite systématique de la colonisation. Il suffit de regarder une carte. Les colonies sionistes occupent la majeure partie du territoire.

La situation à venir

Le futur de la Palestine prend pied dans **une nouvelle structure politique hors sionisme** où chaque identité est à égalité avec les autres. Cela induit qu'il faut déjà penser, dans cette nouvelle structure, la place des Israéliens. Car des Israéliens resteront. Avec leur histoire, leur mémoire coloniale, leur peur et leurs capacités. À cet égard, l'exemple de l'ANC en Afrique du Sud est largement pris en compte par ceux qui luttent, là-bas, pour la seule possibilité de justice en Palestine : un État démocratique pour tous.

3. L'État « démocratique » juif : un oxymore à trois termes ?

À y regarder de près, cet oxymore à trois termes n'est pas aussi invraisemblable qu'il y paraît. Il est constituant du monde contemporain en se présentant comme le modèle planétaire de la lutte du « bien » contre « le mal ». En ce sens, **la situation palestino-israélienne révèle et désigne la désorientation idéologique du monde actuel.**

Tout de même, un État juif, une **étatisation du nom juif** désormais porteur d'une inégalité identitaire, une **fétichisation de l'identité juive**, en droit et en constitutionnalité, affirmant sa supériorité face aux autres identités, forcément, inférieures, un État suprémaciste présenté comme « démocratique », tout ce bric-à-brac, nous dit-on, serait un héritage des Lumières, « un cadeau de l'Europe aux Juifs ».

Et bien, prenons au mot ce « cadeau ». Quel est-il ?

Ce cadeau de « démocratie » révèle, s'il le fallait encore, le mode de fabrication occidental de « l'espace démocratique » institué sur l'inouïe violence de la colonisation et réservé aux... seuls colons. C'est ce « cadeau » empoisonné - consommé à l'intégral par l'État Israélien et présenté comme le symbole de « la civilisation » contre la « barbarie » - qui a légitimé les grandes manifestations israéliennes contre l'extrême droite. Un entre-soi, d'où, absolument absents, les Palestiniens figuraient le vide et l'inanité du cadeau « démocratie israélienne ».

Comment un État colonial peut-il prétendre être démocratique sinon que la prétention démocratique ait pour fonction le cache du réel ? De même que nous avons montré comment le vocabulaire symétrique du « conflit » avait pour vocation de dissoudre l'asymétrique violence du colonial, le vocabulaire du « démocratique » instaure le recouvrement de la vérité - la NAKBA palestinienne de 1948 - et met en clarté la cécité volontaire du colon, « *la guerre de libération nationale du peuple juif contre les États arabes* ».

Les « démocrates » de tous pays peuvent alors s'accorder à verser des larmes de compassion sur « l'occupation des territoires » de 1967 qui, faisant l'objet d'une négociation entre Israël et les États arabes, exclut, de facto, la Palestine et les Palestiniens. C'est le sens caché des accords d'Abraham.

« Les Palestiniens n'existent pas » est le mot d'ordre invisibilisé du démocratique israélien.

Remarque 1

Les premières colonies de peuplement furent celles des kibboutzniks et leur « jardin d'Éden » sur les terres arabes volées. Les divisions laïque/religieux, sioniste de gauche/sioniste de droite ne sont qu'un **artifice idéologique** pour masquer la fonction essentielle du laïque national et démocratique dans la construction sioniste. Lire Ben Gourion, de ce point, est parfaitement évocateur.

Remarque 2

L'arrivée au pouvoir des extrêmes-droites (religieuses ou pas) met le système colonial à nu. Ni précautions oratoires ni faux prétexte démocratique.

La mythologie messianique du retour s'incarne dans le réel : aujourd'hui, après la destruction presque complète de Gaza, la « Gazafication » de la Cisjordanie. La violence systémique du projet sioniste est posée comme un totem en place publique. C'est l'unique vertu des extrêmes droites. C'est aussi la raison de la haine « démocratique » contre ce totem, désormais à découvert. Nul ne peut ne pas voir. Se pose, alors, la question existentielle du pourquoi du déni.

La société israélienne - les nombreuses tribunes journalistiques le répètent - serait en grande dépression. La leçon israélienne, bien apprise, renvoie ses sombres copies au miroir de l'Occident.

B. Une singularité juive hors sionisme

La construction idéologique et politique du sionisme s'est structurée autour d'une double négation : la négation de l'exil comme **négation du juif exilique** mais aussi l'exil comme résultat de la **négation des Palestiniens**. Cette double négation indique combien la question de l'exil et celui de la Diaspora est centrale dans le sionisme ; les idéologues et les penseurs sionistes ont voulu à travers ce concept de négation de l'exil proposer une voie : celle de la « normalité » de l'existence juive, comme solution et aboutissement de son histoire **sous l'angle d'une continuité, d'un pont interrompu entre les temps bibliques et aujourd'hui, entre le serment sur la montagne de Sion, il y a 2.500 ans, et la création de l'État Israélien**.

La "normalité" juive pour les sionistes, cela veut dire une terre, une langue, une souveraineté, cette souveraineté étant référée à celle de l'Antiquité biblique des royaumes d'Israël et de Judée. La norme étant synonyme de régularité, de ce qui se retrouve le plus souvent, il est manifeste que la "normalité juive" du présent s'identifie à un pouvoir, un État, une armée de conquête. Cette récurrence est antinomique à l'histoire des Juifs exiliques.

Exil et souveraineté sont des termes adversaires. Normalité et singularité, de même.

Or, la voie de l'exil exprime, elle, la singularité juive. Pour exemple, une anecdote savoureuse : à Brooklyn, en 1977, le prix Nobel de littérature (1978) Isaac Bashevis Singer, dont la plupart des livres furent écrits en yiddish, avait rencontré le Premier ministre israélien de l'époque Menahem Begin. Begin avait reproché à Singer d'écrire en yiddish, « *la langue des morts, de ceux qui s'étaient laissé conduire à l'abattoir, la langue qui ne possède même pas la locution "Garde à vous". [...] Comment voulez-vous commander une armée avec la langue yiddish !* » avait insisté Begin. Singer, imperturbable, avait répondu sans ciller : « *Je reconnais que ce n'est pas une langue inventée pour des généraux.* »

En effet, **la langue yiddish, la langue de l'exil par excellence** (principalement des Juifs de pays de L'Est) ne peut figurer la langue d'une armée guerrière de colons. Pourquoi ? Parce que l'exil traite du manque, de l'absence et du vide ; désignant l'imperfection du monde et postulant l'espérance de son changement, **le concept de l'exil s'oppose à toute tentative d'instaurer « l'histoire des vainqueurs »**. Parce que l'exil est multiple, singulier et pluriel à la fois, en mouvement, ici et là-bas, parce que l'exil est hors-lieu, hors-frontières, hors-terre. Parce que l'exil est synonyme d'atopie.

Une singularité juive considérée comme une atopie.

Donc l'Exil, postulée comme l'autre voie. Du point de l'histoire juive et du judaïsme, **l'exil est constituant**. L'étymologie du mot *exil* veut dire en hébreu "galout" qui vient du verbe "gala" qui veut dire *découvrir, dévoiler*. Si nous voulons remonter aux temps anciens, nous partirons du patriarche Abraham. Car finalement, tout est parti de lui !

"*Lekh lekha*", c'est ainsi que Dieu s'adresse pour la première fois à Abraham. Malgré les différentes interprétations données dans les bibles hébraïques, ces paroles vont déterminer le départ du patriarche. Cette injonction à quitter sa patrie, sa ville natale, sa famille et à aller ailleurs, ce n'est pas un "*va-t'en*", mais plus un "*va pour toi, va vers toi, va exister ailleurs*". Où ? Dans le désert, lieu anonyme et neutre, inconnu. Mise en mouvement, traversée qui anéantit ses repères, son identité d'origine.

L'exil est une révélation de vérité. Si la vérité apparaît à Abraham, alors **Dieu lui promet une promesse**. Remarque d'importance : quand Abraham quitte la ville d'Ur, il le fait en homme libre et reconnu par ses pairs. C'est un choix, le sien. Sa patrie, sa ville, sa famille nomment ses pleins de certitude, ses bases de plénitude. Il va quitter volontairement ces territoires assurés pour un pas de côté, un pas au-delà de sa frontière, de son évidence, de son "chez soi", pour l'inquiétante étrangeté de l'autre, pour l'étranger de lui et du monde.

Un mouvement qui va de l'inaccompli du vide vers l'accomplissement du monde, sans retour possible. En ce sens, c'est le début du temps historique car l'exil abrahamique ouvre l'humanité à l'altérité. À partir de l'acquiescement du **vide de la présence comme condition de l'existence**. C'est cette vérité proprement révolutionnaire que l'argumentaire sioniste a voulu liquider pour mieux présenter le sien, fermé, clos sur lui-même, comme seule voie possible. Celle du "ghetto" de l'entre-soi, de l'Un, de "l'essence"

identitaire, suprémaciste et inégalitaire. Décidé et réalisé par un État et la construction d'un mur. L'histoire des multiples singuliers des noms juifs y est absente. Raturée. Sinon sous forme de victimes.

Toute tentative de quitter le lieu insituable de l'étranger oblige la singularité juive à disparaître. Elle est condamnée à mourir. Toute politique qui vient nier son atonie rend impossible sa pratique. C'est exactement le socle de la voie sioniste.

L'exil abrahamique désigne une singularité juive, désignée depuis des millénaires, comme coupure d'avec le même, *"rupture de l'être face à lui-même"*, marge de la majorité, ontologie multiple et inventive qui conforte, sur son qui-vive permanent, les points à tenir de l'égalité et de l'émancipation.

•

Cette singularité juive n'est pas abstraite. Elle est en situation. Elle est antisioniste.

Je l'ai vécue depuis mon enfance. Certes, ma famille se nommait *"nous, communistes d'abord et juifs ensuite"*. Ainsi disait ma mère. Sans éducation judaïque aucune. Mais la langue yiddish était ma langue amniotique, le français, un FLÉ² ; l'histoire, celle du BUND, premier parti politique juif socialiste et laïc de la Russie tsariste, son futur politique avec Lénine et le débat sur les minorités au sein du Parti bolchévique. Et l'apprentissage du vide dans la vie du petit enfant : *"Maman, ma copine a deux grandes-mères qui viennent l'attendre à la sortie de l'école. Pourquoi je n'en ai pas ?"* L'enfant sur ses genoux, séchant les larmes de la mère, qui tente d'expliquer, en yiddish, l'incommensurable. Le trou, l'abysse d'où son histoire surgit. Jamais en victime. Toujours le poing levé. Aragon, poète de la geste communiste, comme interlocuteur principal. Mais un sentiment ineffable d'incomplétude, d'écart ontique, d'absence. Je lisais au lycée *Et l'acier fut trempé* de Nikolaï Ostrovski et mes copines parlaient de la culture de la moutarde de Dijon dont était originaire l'une d'entre elles. Un "entre-deux", un ici et ailleurs, une non-coïncidence, récurrents. Et quand le sionisme s'introduisit, à partir de 1956, dans les débats familiaux, je savais que la réponse juste était celle de l'antisionisme. Sans équivoque aucune. Comme l'héritage de mon histoire. Comme la logique réalisée d'une place, d'un lieu d'où je pouvais parler, en vérité. Avec les Palestiniens, à Barbès, manifestant le même jour que les parents, à Palais-Royal, pour l'État d'Israël. C'est donc bien d'une lutte entre les deux voies. Comment peut-il en être autrement ?

L'antisionisme aujourd'hui, c'est travailler, en arguments et en organisation, un point d'autant plus fondamental qu'il existe au milieu du désastre : **la construction d'un nouveau pays**, débarrassé de la structure politique et idéologique sioniste, un État démocratique à égalité pour tous, Palestiniens et Israéliens, côte à côte.

• • •

² Français Langue Étrangère